

JEAN-MARC DHAINAUT

ALAN



Jean-Marc Dhainaut

Extrait de

ALAN

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2025, Tournada Éditions

Prologue

Dehors, le ciel déversait sa colère sur le hameau, comme si tous les démons de Bretagne se battaient pour savoir lequel d'entre eux était le plus fort. On entendait les branches dénudées des arbres centenaires craquer au loin dans les champs ou au-dessus des toits. La tempête frappait depuis la fin de l'après-midi. On avait l'habitude, ici, mais c'était étrange, cette fois. C'était comme si, au crépuscule des années 40, le vent s'infiltrait dans la maison de Madenn en lui murmurant un sinistre avertissement...

« Mémé, il y a quelqu'un dans la maison... »

Lorsque Madenn poussa la porte, elle trouva Alan, son petit-fils, terrifié au coin de la cheminée. Elle l'avait pourtant mis au lit après le bain et le souper. Elle s'était ensuite absentée une quinzaine de minutes, le temps de protéger dans le jardin tout ce qui risquait de s'envoler, et de tirer un sceau d'eau fraîche du puits. L'enfant avait-il encore en tête le cauchemar qu'il avait fait, une nuit plus tôt, et pour lequel elle l'avait réconforté ?

N'avez-vous jamais fait ce genre de cauchemar perturbant ? Celui qui nous extirpe brutalement de notre sommeil ou qui nous revient, soudain, en pleine journée, résonnant au fond de nous tel un

mauvais présage ? Non ? Vraiment ? Alors, c'est une chance que n'a pas eue le petit Alan Lambin, du haut de ses 6 ans...

Dans celui-ci, Alan s'était égaré en pleine nuit. S'était-il attardé avec ses amis à grimper dans les arbres ou à jouer à cache-cache loin des maisons comme cela lui arrivait parfois ? Bien que reconnaissant les champs qui l'entouraient, il était incapable de retrouver son chemin. La lune était déjà haute dans le ciel noir, et jamais il ne s'était aventuré à cet endroit seul et si tard. Dieu comme ses parents et sa grand-mère devaient être inquiets, pensait le petit garçon, il se ferait certainement gronder ! Il ne voyait même pas le clocher du village, dans lequel résonnèrent soudain les douze coups de minuit.

Il se mit à courir, revenant sans cesse devant la barrière d'un champ, les chaussures pleines de boue. Il se retourna brusquement. Des gens approchaient. Le cortège d'un enterrement avançait lentement. Une charrette qui grinçait, tirée par un cheval maigre, le précédait. L'homme qui tenait d'une main l'animal par sa bride et une lanterne de l'autre s'approcha. Sans adresser le moindre regard à Alan, il souleva la barrière du champ pour laisser passer le cortège funèbre.

Bizarre, pensa Alan. Il s'écarta sur le chemin isolé et observa deux femmes qui suivaient la charrette, vêtues de deuil et le visage recouvert d'un voile noir.

Il aurait pu demander à ces gens comment ren-

trer au village, mais la question qu'il posa fut seulement « pardon, mesdames, mais qui est mort, c'est pas un peu tard pour enterrer quelqu'un ? ».

L'une des deux Bretonnes braqua vers lui son regard en lui saisissant le bras. Elle souleva son voile et il reconnut Madenn, sa grand-mère. De ses yeux noirs comme les ténèbres et se penchant à sa hauteur, elle lui dit : « C'est toi, mon petit ! C'est toi qui es mort ! »

Le hameau du petit Alan comptait moins de cent habitants. Peuplé de Bretons forgés par les légendes gravées dans le granit et la mémoire qu'il leur fallait transmettre. Bien qu'André Lambin, son papa, ne fût jamais de cet avis.

André n'y était pas né, ni là, ni à côté. Alors, pourquoi s'y était-il installé ? Le destin ? Est-ce ainsi que l'on nomme le pire qui n'allait pas tarder à menacer le hameau tout entier, et surtout son petit garçon ? Ou devrions nous l'appeler la fatalité ? Le triste sort ? La malchance ? Ou pire que ça, l'Ankou : le messager de la mort que craint toute la Bretagne lorsqu'elle l'entend rôder. Pourtant, ce n'était pas faute d'avoir été prévenu...

*

Huit ans plus tôt, le 18 mai 1940

André Lambin, 30 ans, était très anxieux en quittant Nomain, son village natal du nord de la France, à deux pas d'Orchies. À son réveil, déjà, il avait trouvé étrange qu'un corbeau le fixe à travers la fenêtre, alors que le soleil était à peine levé. Il avait effrayé l'animal, qui s'était envolé

en croissant.

Depuis sa chambre, il avait contemplé la Pévèle et sa campagne, méconnaissables. Et pour cause... Il avait observé sur les chemins pavés du hameau du Rotoir, où il vivait, le défilé incessant des Belges ayant traversé la frontière. Tout un peuple fuyait l'arrivée des Allemands.

Il faisait chaud, en ce mois de mai, et les yeux ruisselaient comme une pluie d'automne. Les visages étaient fermés, les dos courbés en tirant ou poussant des charrettes débordant d'une multitude de meubles et de valises. Les plus chanceux étaient ceux qui avaient un cheval, les autres n'ayant que leurs bras, ou, au mieux, une bicyclette surchargée. Les enfants ne pleuraient pas, pas même les bébés blottis contre leur maman. Cette interminable file était enveloppée d'un sinistre silence, brisé parfois par la toux de vieilles personnes malades assises dans des brouettes. Les chaussées et les chemins se noir-cissaient de tous ces malheureux, et chaque grincement de roues était comme un ricanement de l'Ankou qu'André n'aurait su reconnaître, à ce moment-là.

Si André se sentait si mal en observant ces pauvres exilés, ce n'était pas uniquement à cause des Allemands qui approchaient, mais parce qu'il allait se joindre à eux. Lui, et plusieurs membres de sa famille.

Il était là, sur le pas de la porte, deux grosses et

lourdes valises en bois à ses pieds. L'oncle Henri avait un âne et une vieille charrette, juste de quoi y entasser le minimum, et celui-ci l'attendait devant l'église en compagnie de quelques cousins.

Les parents d'André, agriculteurs, refusaient de quitter le village. Malgré la peur au ventre, celle de connaître une nouvelle fois l'Occupation, ils ne s'en iraient pas. Si le père d'André avait combattu dans les tranchées de 14, ce n'était pas pour fuir aujourd'hui.

« Tiens, mon chéri. Et bon anniversaire. »

La maman d'André lui tendit un petit paquet.

« Ton père voulait encore t'acheter de l'eau de Cologne, mais je lui ai dit que ce cadeau te serait plus utile. »

André sourit, tandis que son père pointait du doigt la valise posée à ses pieds.

« Mais pourquoi t'encombres-tu avec ça ? Tu n'y arriveras jamais. »

Sans répondre, il enlaça et embrassa ses parents.

Avec la guerre et l'exode, la cour de l'école s'était vidée et le salaire en souffrait. André espérait trouver un nouveau poste d'instituteur, quelque part, et ainsi pouvoir envoyer un peu d'argent par mandats à sa famille. Mais pas en partant vers le sud. Pas là où fuyaient tous les autres.

Le cœur serré, il ajusta son chapeau puis, son sac à l'épaule et sa valise à la main, il tourna les talons après avoir adressé à ses parents un dernier

regard.

« Au revoir, papa... Au revoir, maman... »

Ils ne survivraient pourtant pas à la colère des Allemands... Pour avoir repoussé un officier ennemi qu'on les obligeait à héberger et qui s'était montré brutal et irrespectueux avec sa femme, le père d'André s'était interposé et battu. Ledit officier, frappé au visage et vert de rage, avait alors sorti son pistolet. Deux balles en pleine tête, à bout portant. On les avait abattus, juste devant leur porte, sans même réfléchir. Le caractère des Lambin... Une fierté fatale. Une folie, même, qu'André apprendrait dans une lettre qui le ferait beaucoup pleurer.

Il rejoignit l'oncle Henri et leva les yeux vers le clocher de l'église. Quand reverrait-il ce lieu d'Histoire pour lui et sa famille ?

Dix minutes plus tard, ses pas foulèrent les chemins à travers champs. Il passa devant la forge qu'il connaissait bien, puis près du calvaire où s'était trouvé un vieux moulin à vent : le moulin Foutry, détruit au milieu des années 20. C'étaient ses terrains de jeux lorsqu'il était enfant, avec tous les autres gamins qui se faisaient chasser par le fermier, qui n'aimait pas les voir traîner à ces endroits. Au revoir, le Nord. Peut-être adieu...

« Quand on sera à Bapaume, on bifurquera vers la Bretagne. Les Allemands n'iront pas jusque-là », avait lancé André.

On l'avait écouté à moitié parce qu'il était du genre autoritaire et colérique. Avec lui, il valait

mieux éviter les disputes. Et qui sait ? Peut-être avait-il raison.

André marchait en regardant ses chaussures soulever la poussière.

En arrivant à Bapaume, là où la Croix-Rouge française s'était installée pour secourir au mieux ces malheureux, il s'isola et s'assit sur le rebord d'un puits. Il sortit de sa poche le petit paquet offert par ses parents. Il le contempla longuement avant de défaire le nœud de l'emballage : une montre. Au dos étaient gravées ses initiales : A.L. C'est les pensées pleines de tendresse, songeant à la somme qu'un tel cadeau avait coûté, qu'il l'enfila à son poignet gauche.

Il tressaillit lorsqu'un corbeau vint se poser devant lui.

Encore lui ?!

Maudite bestiole qu'il chassa du pied.

On racontait qu'il fallait encore descendre après Paris. Même les Parisiens s'enfuyaient et se battaient sur les quais et dans les trains surchargés. Cette information conforta André dans l'idée d'avoir fait le bon choix avec la Bretagne.

À l'image de ces rumeurs, une foule s'amassait devant la gare de Bapaume. Les gens protestaient. Lorsque André entendit le sifflet d'une locomotive à vapeur, des bagarres éclatèrent. Tout le monde se bousculait, se marchait dessus comme du bétail. *Mon Dieu, quelle tristesse*, pensait-il... Il faillit lui-même se battre en portant secours à une femme qui se faisait piétiner sous les yeux de

son petit garçon.

Ils marchèrent longtemps, parfois sous la pluie. Puis, il y eut la salve meurtrière des mitrailleuses des Stukas de la Luftwaffe. On disait que leurs attaques en piqué terrorisaient les civils de leur son semblable à celui d'une sirène. Elles frappaient de plein fouet femmes et enfants, trouaient les corps, les crânes. C'était vrai. Il fallait alors se jeter dans les fossés, ventre à terre, et prier... Juste prier, pour rester en vie. André s'allongea, se protégeant la tête sous sa lourde valise en bois, comme s'il s'agissait d'un bouclier ou d'un casque qu'il peinait à maintenir tant le poids lui faisait mal.

Le calme revenu, il ne vit que le carnage et le sang sous les cris et les larmes. L'oncle Henri et les cousins n'avaient eu aucune chance.

On enterra au mieux les morts le long des chemins, sous des croix improvisées de planches ou de branches ficelées en se jurant de revenir les chercher. Quant aux chevaux et autres animaux, les charognards s'en chargeraient.

« Où diable est notre armée ? » criaient les survivants. « En déroute », répondaient les échos. Dunkerque était en feu et les troupes britanniques, belges et françaises y étaient évacuées dans de rudes combats.

C'est en arrivant dans un camp de réfugiés en Normandie, que les derniers qui avaient eux aussi marché vers l'ouest, renoncèrent à poursuivre leur

exode. Ils préféraient faire demi-tour. Ils avaient eu tout le temps de réfléchir : les boches à la maison ou la mort, il valait mieux rentrer. André se mit en colère. Une colère inutile qui lui fit continuer la route seul vers la Bretagne, après qu'on lui eut donné une gourde remplie et un peu de nourriture qu'il ajouta dans son sac. Tout le monde trimbalait tout ce qu'il pouvait, mais lui, un sac avec une trousse de toilette et un minimum de linge. Juste un sac... Et une lourde valise qu'il refusait d'abandonner.

Le 8 juin 1940 arriva. Parmi toutes les portes où il avait toqué, celle d'Antoine et Eugénie Carvec fut la plus surprenante. Antoine avait deux frères : l'un était mort à la guerre, et l'autre, Justin, était maire d'un village breton d'où ils étaient natifs. Et Justin n'était pas seulement maire, il était aussi le directeur de la petite école du hameau. Il pourrait forcément faire quelque chose pour lui.

« Qu'est-ce que vous transportez ainsi ? avait demandé Antoine en chargeant la valise d'André.

– Rien...

– Eh ben, il pèse une tonne votre rien. »

C'est en tracteur qu'il le conduisit à la gare de Caen. Il lui donna un peu d'argent, juste de quoi acheter un billet jusqu'à Rennes. Peu avant, il avait envoyé un télégramme à son frère pour le prévenir. Ce dernier, qui possédait une automobile, viendrait chercher André à son arrivée sur le quai. Justin avait une chambre libre qu'il louait

aux jeunes instituteurs, et comble de chance, il avait un poste qui s'était libéré avec la mobilisation de l'un de ses enseignants.

André était ému. D'un coup, tout s'illuminait. Il se jura de ne jamais oublier ces gens. Mais on l'avait prévenu : les Allemands étaient déjà en Bretagne. Justin envoya en retour un télégramme justificatif du poste auquel André était affecté. Un laissez-passer qui le ferait facilement franchir les contrôles de papiers.

C'est ainsi, à l'aube du mois de juillet 1940, qu'André Lambin s'installa à Kerpert : un petit hameau des Côtes-d'Armor, entre Guingamp et Saint-Nicolas-du-Pélem.

Les Allemands se montraient discrets. Au pire, quelques patrouilles ou passages de troupes. Au début, les anciens parurent méfiants à son égard, lui qui venait du Nord. Mais rapidement, avec les enfants et la rencontre de leurs parents, on lui fit bon accueil. Justin, le maire, lui présenta sa belle-sœur, Madenn Carvec. C'était elle qui apportait le lait chaud dans de grands pots, chaque matin, dans la classe des petits. Elle était veuve depuis 1916. Depuis Verdun... Cette dame de la cinquantaine avait une fille, Jeanne. Très jolie... Si Jolie, qu'elle et André s'échangèrent au fil des jours des sourires timides lorsqu'elle aidait sa mère à verser le lait chaud dans les bols des enfants.

André et Jeanne se marièrent un an plus tard. Et

au printemps de l'année 1942, Jeanne donnait naissance à un adorable petit garçon. En prenant pour la première fois son petit-fils dans ses bras, Madenn eut une étrange intuition...

« Quelque chose ne va pas ? » lui avait demandé André.

Entre Madenn Carvec et son beau-fils, le courant ne passait pas toujours très bien. Madenn croyait en des formes de superstitions bien ancrées dans la campagne bretonne qu'André qualifiait d'absurdités. Sornettes qu'elle avait également mises dans le crâne de Jeanne depuis toute petite et il ne le supportait pas. À la question qu'il lui avait posée, elle répondit d'un silence et continua à faire rire le nouveau-né.

« Tu pourras un jour lui offrir ta montre, André, plaisanta Jeanne. Il a les mêmes initiales que toi.

– Ah ? Et comment allez-vous l'appeler, mon petit-fils ? demanda Madenn.

– Alan, maman. On va l'appeler Alan. »

À l'instant même où Jeanne terminait sa phrase, les sourires se figèrent. Un corbeau venait de traverser la fenêtre, brisant le carreau en mille éclats. Il vint mourir en soubresauts au pied de Madenn, l'enfant dans ses bras.

Les yeux terrifiés que Jeanne adressa à sa mère criaient « dis-moi, maman ! Dis-moi que ça ne signifie pas ce que je crois ! ».

Mais déjà, le diable et l'Ankou ricanaien en les regardant... En observant le petit Alan... Ils allaient pactiser tous les deux, le moment venu,

ils le savaient. *Ils* le sentaient, à tel point que les fantômes qui rôdaient dans le village depuis des siècles sans se faire remarquer jusque-là se mirent à avoir peur, eux aussi...

Samedi 18 décembre 1948

En rentrant chez elle, Madenn fut accueillie par son petit-fils, complètement terrorisé :

« Mémé, il y a quelqu'un dans la maison !... »

Nous étions à quelques jours de Noël. Et comme beaucoup de samedis, le petit dormait chez sa grand-mère. C'était une sorte de cadeau que Jeanne et André, qui habitaient à quelques pas, offraient à Madenn. Les enfants grandissent si vite que chaque jour avec eux est précieux, surtout pour une grand-mère qui a peur du temps qui passe.

Sur la table, dans une assiette, il restait encore quelques galettes au beurre salé qu'elle lui avait cuisinées. Alan les aimait tant. Mais il fallait que ce soient celles de Madenn, et seulement de Madenn. Ses galettes, et ses légendes au coin du feu, un régal pour le petit.

« Calme-toi, mon chéri, il n'y a personne. »

Elle posa le seau d'eau, abandonna sa lampe-tempête sur la table et retira son manteau trempé avant de l'accrocher au mur et de faire silence. Le vent de Bretagne est taquin, il se plaît à effrayer les enfants la nuit. Ce fut du moins ce à quoi elle songea sur l'instant.

Le plafond se mit à craquer. Prise d'un doute, elle jeta un regard inquiet vers Alan tout en retenant son souffle. Elle aurait pu crier « qui est là ? ». Mais l'idée de poser cette question dans le vide, vers l'escalier, l'effrayait autant qu'elle pourrait effrayer l'enfant. On ne demande pas qui est là quand on rentre chez soi. Lorsqu'on le fait, c'est qu'il y a un problème et que l'on a peur. Et quand bien même il y aurait quelqu'un là-haut, comment serait-il entré ? Elle avait fermé la porte derrière elle. Se trouvait-il déjà dans la maison avant qu'elle ne sorte ? Où s'était-il caché, en ce cas ? C'était si petit, sans l'ombre d'un recoin ou d'un placard capable de dissimuler un homme. Un homme ?

Le plafond craqua de plus belle. Quelqu'un marchait dans la chambre d'Alan. Enfin, cela ressemblait vraiment à des pas. Deux, parfois trois, d'un bout à l'autre, puis ils s'arrêtaient. Pourquoi, lors des pires tempêtes, Madenn n'avait-elle jamais entendu ce genre de bruit auparavant, elle qui vivait ici depuis si longtemps ? N'y avait-elle jamais fait attention, tout simplement ?

Elle n'avait pas de chien qui aurait aboyé, qui serait monté « voir ce qui se passe ». Pas même un chat qui se serait mis à feuler de peur ou à se cacher.

La main sur la rambarde de l'escalier, elle hésita un instant. Elle revint sur ses pas pour se saisir du chandelier.

Non, Madenn n'avait pas posé la question « qui

est là ? », car elle sentait les choses... Certaines choses...

Elle monta une marche, puis une autre, lentement, prudemment. Ses yeux fixaient le palier éclairé par les mèches enflammées. Son ombre vacillait sur les murs. C'était comme si elle n'entendait plus le vent, plus la furie, mais seulement le bois qui craquait. Pas celui dans la cheminée, pas non plus celui des marches sous ses pieds, mais celui de la chambre d'Alan.

Madenn sentait son cœur battre aussi fort que soufflait la tempête, la poitrine frappée d'une émotion qu'elle ne pouvait plus contenir. Pas chez elle, non, pas chez elle.

Il fit soudain si froid que l'atmosphère en devint écrasante. On marchait vers elle. Ça se rapprochait. Pourquoi ne voyait-elle pas ce qu'elle redoutait ? Ses sens ne la trompaient pas. Non seulement quelque chose se trouvait dans sa maison, mais de ce quelque chose émanait une énergie profondément malsaine.

Ce fut lorsque les bruits de pas cessèrent brusquement que Madenn se sentit paralysée. La pauvre femme tremblait de tout son corps. Elle n'avait pourtant pas peur de ces choses-là. Du moins, jusqu'à aujourd'hui.

Les flammes des bougies se mirent à grandir, à s'étirer de plus en plus. Elle avança lentement vers la porte entrouverte de la chambre du petit. Elle la poussa délicatement en la faisant grincer, glissant la tête dans la pièce glacée à la lueur des

chandelles. Rien n'avait bougé.

Un bruit dans son dos la fit sursauter tandis qu'elle s'apprêtait à redescendre. Elle étouffa un cri lorsque les flammes furent soufflées d'un seul coup.

C'est dans l'obscurité totale et suffocante, dans le vacarme de la tempête, qu'elle chercha de la main la rambarde de l'escalier. Le temps d'une seule inspiration, elle entendit son petit-fils hurler en bas. Pas d'électricité ici, dans le bourg. Pas encore... On avait eu tendance à écouter les marchands de peur qui scandaient de ne pas l'installer sous peine de mourir carbonisé, car selon les rumeurs, l'électricité attirait la foudre.

Madenn perdit l'équilibre sur la dernière marche et se cogna la tête. Prise d'un vertige, elle s'appuya sur ses genoux, le temps de crier « *Kerzh kuit !* », « *Va-t'en !* », en breton. Ce n'était pas à Alan qu'elle s'adressait, mais à ce qui lui faisait face et le menaçait. Il ne s'agissait pas d'un homme. Du moins, pas de chair et de sang. C'était une grande silhouette sombre qui portait un chapeau à bords plats, comme dans les années 30.

Madenn eut peur en croisant, avant qu'il ne disparaisse, les yeux rouges de cet esprit penché sur son petit-fils. On ne tutoie pas un fantôme, pourtant. Elle le savait. Sinon, il nous emporte...

Ce qui venait de se passer éveilla en Madenn un étrange soupçon. Cela faisait une semaine qu'une veuve dénommée Camélia Juant était arrivée dans

le village. Madenn ignorait si le rejet que subissait celle-ci de la part des anciennes avait pour cause le fait d'être Parisienne, ou si c'était parce qu'elle avait 25 ans et déjà quatre enfants. Le plus vieux devait avoir 10 ans. On lui trouvait mauvais genre et tout un tas d'autres défauts.

Aucune de ses progénitures, trois garçons et une fille ne se ressemblait, disait-on. On ne lui parlait pas. On se contentait seulement de la pointer du doigt et de l'éviter. Mais Madenn n'était pas de ces vieilles mégères au cœur froid qui colportaient des rumeurs, et qui, le soir, s'adonnaient à des prières celtes un peu douteuses. Encore que... Ou juste un peu moins douteuses que les leurs...

Camélia avait pourtant l'air timide et malheureuse, et surtout sans le sou. Et en lui offrant son attention, Madenn s'était damnée auprès des autres. Mais qu'en avait-elle à faire ? Elle n'était jamais vraiment entrée dans leur cercle, dans leurs commérages de lavoir. Madenn se disputait régulièrement avec elles, de toute façon. Sauf avec Katell.

Katell Guirec avait 70 ans, dix années de plus que Madenn. Elles se connaissaient depuis toutes petites. Katell était la coiffeuse du village, même si l'heure de la retraite avait sonné depuis longtemps. Elle était veuve aussi, comme tant d'autres. Les guerres y étant pour beaucoup. Elle avait perdu son unique enfant lorsqu'il avait 6 ans, l'âge du petit Alan aujourd'hui. Elle était gentille, Katell. Il fallait qu'elle le soit pour ne

pas gronder les enfants de Camélia qui jouaient au ballon sur le pavé devant sa maison. Ce ballon qui avait cassé l'un de ses carreaux deux jours à peine après leur arrivée. Le seul problème avec Katell, c'était sa purée... Quand Alan refusait d'obéir à Madenn, il lui suffisait de le menacer d'aller manger chez Katell.

« Non, mémé ! Y a plein de cheveux dans sa purée ! »

Quelques jours plus tôt, Camélia leur avait raconté là où ils avaient vécu : dans un petit appartement sordide à Paris, perché au septième étage. Les enfants n'avaient rien pour jouer, pas de jardin, pas même de balcon. Le plus grand se perdait dans les rues et les plus petits restaient enfermés. Et il y avait eu la guerre, l'Occupation, la peur. Au moins, ici, ils vivaient... Encore fallait-il qu'on leur pardonne leurs bêtises. Le curé, sensible à son histoire, lui louait une dépendance du presbytère, meublée du strict minimum avec de quoi se chauffer. Il s'était montré arrangeant quant au loyer tant qu'elle ferait pour lui le ménage, y compris dans l'église.

Bref, ici s'offrait à elle et ses enfants un nouveau départ.

C'était chez elle, devant une tasse de café et le regard fuyant, qu'elle avait confié tout cela à Madenn et à Katell, tandis qu'Alan jouait avec ses quatre amis.

De son côté, Madenn lui avait conseillé de ne pas faire attention aux autres. Ici, on était méfiant

avec les nouveaux venus, mais elle veillerait à ce que tout se passe bien avec les petits, à l'école. Elle s'occupait des classes, et son beau-frère, le directeur, l'écoutait toujours. Et puis, c'était le papa d'Alan, l'instituteur... Alors, tout irait bien.

La pauvre femme leur avait paru curieuse. Par trois fois, elle avait sursauté, persuadée d'avoir entendu un bruit provenir de la cuisine. Elle s'était levée pour vérifier, mais il n'y avait rien.

« Bizarre, on dirait qu'on jette des assiettes par terre. Vous n'entendez pas ? »

Thibaut aussi avait réagi. Lui, mais pas les autres. Madenn et Katell s'étaient regardées d'un air inquiet.

« Je n'aime pas cette maison, leur avait confié Camélia.

– Pourquoi ?

– Je ne m'y sens pas bien. J'ai constamment de terribles maux de tête.

– Elle est pourtant bénite par le curé, vous savez, l'avait rassurée Katell. Mais c'est vrai que vous avez l'air fatiguée. Les migraines, je connais. Je peux vous donner ce que m'a prescrit le docteur Le Guen. C'est un remède naturel, il m'en reste encore.

– Vraiment ? C'est gentil.

– Pour l'occasion, vous pourriez tous venir souper à la maison. Je ferai de la purée. »

Et Madenn avait croisé le regard de son petit-fils dans lequel elle avait lu « non, mémé ! Pas la purée ! Pas la purée ! ».

Camélia s'était excusée pour le carreau cassé, elle le rembourserait. Katell avait souri en lui disant que ce n'était rien et qu'elle avait déjà demandé au vieux Ghislain de le réparer.

Le vieux Ghislain, survivant de 14-18 d'un régiment territorial. Un type étrange pour celui qui ne le connaissait pas. Un célibataire endurci, mais serviable. C'était lui, le bricoleur du village. Camélia ne pourrait pas se tromper si elle le croisait, on le reconnaissait facilement : la démarche nonchalante, grand, mal vêtu, et toujours avec son chapeau. Sa silhouette faisait peur aux enfants lorsqu'il sortait. Surtout le soir. Il était l'un des voisins de Madenn. C'était lui qui lui donnait des œufs, ses poules étaient de bonnes pondeuses.

L'éclat d'obus qui lui avait arraché la moitié du visage n'était pas pour plaire aux femmes. Même la bouche fermée, on voyait ce qu'il restait de ses dents, mais on comprenait quand même ce qu'il disait en tendant bien l'oreille. Et c'était sans compter son œil de verre qui brillait dans le noir. Les yeux toujours fuyants, il s'exprimait peu, gêné par les regards posés sur lui lorsqu'il parlait. On disait qu'il entendait toujours les obus et les balles des tranchées siffler dans sa tête. Le médecin, qui le gavait suffisamment de morphine pour l'aider à supporter la douleur qu'il subirait à vie, lui avait fait faire un masque qui ne lui allait pas. Il se refusait de toute façon à le porter. Il n'était pas un monstre... Enfin, si...

Profitant de la présence des enfants, Katell

s'était gentiment proposée de leur couper les cheveux comme elle l'avait fait avec Alan quelques jours plus tôt. Et avant qu'elles ne repartent, Madenn avait glissé un peu d'argent dans le creux de la main de Camélia. La veuve, émue, avait d'abord refusé, mais Madenn lui avait refermé les doigts sur les billets en insistant.

« Malgré ma faible pension de veuve de guerre, je ne suis pas sans argent, avait expliqué Madenn. Ce matin encore, la boulangère m'a rendu la monnaie sur 2 francs rien qu'en discutant, alors que je ne lui en avais donné qu'un. N'en dites rien, je fais toujours comme ça. »

Mais là, dans sa maison, réconfortant dans ses bras son petit-fils terrifié, Madenn frissonnait d'épouvante, et pas seulement à cause de ce qui venait de se produire.

Elle se souvint de son étrange intuition à la naissance du petit. Il y avait déjà six ans, alors pourquoi maintenant ? Pourquoi depuis l'arrivée de Camélia ? Elle ne pouvait s'empêcher de penser à elle, d'envisager une effroyable hypothèse...

Un drame était en train de secouer tout le village : trois jours que Thibault, l'aîné de Camélia, avait disparu. Et tandis que la gendarmerie fouillait tout le secteur à sa recherche, les champs et les bosquets, la veuve, en larmes, avait confié à Madenn une étrange histoire...

Le soir, après avoir pris le café toutes les trois, les enfants de Camélia s'étaient plaints d'un mal

de crâne et de ventre. Ils s'étaient couchés tôt, pâles comme la mort. La petite Angélique avait même vomi dans le lit et il avait fallu nettoyer et changer les draps. Tous les quatre étaient brûlants de fièvre. Camélia s'était dépêchée de courir chez le docteur Le Guen malgré l'heure tardive. Il était absent et débordé, mais son épouse avait promis de le prévenir dès qu'il rentrerait. Il faisait nuit depuis un bon moment lorsqu'il avait frappé à la porte. Une vilaine gastro-entérite. Rien de grave, le virus circulait d'ailleurs dans toute la Bretagne et même au-delà, avait-il confié. Du repos, boire beaucoup, il n'y avait rien de plus à faire.

« Dans moins de cinq jours, ils pourront rejouer au ballon sur le pavé et casser de nouveau les carreaux de Katell, s'était amusé à dire le docteur. À condition qu'il ne fasse pas trop froid. »

Quelques heures plus tard, Camélia avait été réveillée par les cris de Thibault. Elle s'était précipitée dans la chambre où ses quatre enfants dormaient et l'avait trouvé prostré dans un coin, un peu à l'image d'Alan sous les yeux de Madenn en ce soir de décembre. Sa terreur n'avait toutefois pas réveillé ses frères et sa sœur, profondément endormis. Il fallait vraiment qu'ils soient malades pour dormir à ce point, s'était étonnée Camélia. Elle avait réconforté son fils en lui assurant qu'il s'agissait juste d'un mauvais rêve. Un rêve dans lequel il affirmait avoir vu les yeux rouges d'un homme portant un chapeau. Il n'avait pas distingué son visage, il était comme une ombre, avait-il

dit.

Sans s'inquiéter du froid mordant dans la pièce, Camélia l'avait autorisé à dormir avec elle dans son lit, après lui avoir apporté un verre d'eau.

La fièvre n'était pas étrangère aux cauchemars, s'était-elle persuadée. Mais dans son imagination voyageait la sinistre silhouette décrite par son fils. Elle la visualisait tellement qu'elle craignait de la voir surgir au bout du lit. Maudit soit ce vieux Ghislain avec son chapeau et son œil de verre, se disait-elle. C'était vrai, ce qu'on racontait : il faisait peur aux enfants. Mais elle s'endormit, comme s'endormit Thibault.

Au chant du coq, Thibault n'était plus là. Il n'était plus nulle part... Qui aurait pu croire, à ce moment-là, qu'il n'avait pas rêvé ? Cette apparition, il l'avait bien vue. Et il l'avait même entendue, avait-il raconté à sa mère. De sa voix rauque, cet homme lui avait proposé de venir avec lui. « *Viens, Thibault... Viens avec moi...* »

Et si Madenn repensait à cela en serrant contre elle son petit-fils, c'était parce qu'il venait de lui dire « il m'a dit de venir avec lui, mémé... ».

Comme à chaque fois qu'il dormait chez elle, avant de se coucher, Madenn contait à Alan une légende du pays. Près de l'âtre, elle, filant la laine sur son rouet, et lui grignotant des galettes au beurre salé qu'elle réussissait si bien.

Madenn n'avait jamais cessé de vendre sa laine aux producteurs de la région. Elle avait commencé toute jeune. On lui avait raconté que l'armée s'en était servi afin de confectionner des écharpes pour les soldats de Verdun. Son mari portait justement l'une d'elles dans sa tranchée le jour de sa mort. Elle l'avait cru. Cela lui avait même réchauffé le cœur, avant d'apprendre de la bouche d'un rescapé qu'il s'agissait d'un mensonge. L'armée ne leur avait jamais donné d'écharpes de laine...

Ce soir-là, et malgré ce qui les avait effrayés tous les deux, Alan insista pour que Madenn lui raconte une autre légende avant de se remettre au lit. Elle hésita un moment avant de céder, persuadée qu'André Lambin avait tort quand il clamait que c'étaient ses histoires étranges et absurdes qui faisaient peur au petit.

Lorsqu'elle avait un trou de mémoire sur l'issue du récit qu'elle racontait à son petit-fils, elle sortait son recueil d'Anatole Le Braz : *La Légende*

de la Mort. Elle humectait toujours son index pour tourner les pages. C'était comme si s'asseyaient alors autour d'Alan toutes les petites créatures de Bretagne qui se cachaient des hommes : les korrigans, les elfes, les lutins, les fées, et même l'Ankou lui-même, persuadé qu'elle parlerait de lui. Et elle le faisait. Elle n'en avait pas peur.

Ce qui venait de se produire n'était pas le fruit de leur imagination. Non, Madenn et son petit-fils étaient plus forts que cela. Elle lui raconta l'étrange récit de Marie, dont l'époux, marin, était parti pêcher en mer. Celle-ci s'était endormie, et dans son sommeil, elle crut entendre son enfant pleurer dans son berceau. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, un homme berçait le petit en lui chantant une chanson de matelots. Elle ne pouvait distinguer son visage, car il avait rabattu la capuche de son ciré dégoulinant d'une eau qui sentait la mer. C'est après lui avoir demandé qui il était, que l'homme releva la tête et qu'elle reconnut son époux. En allumant une chandelle, rassurée qu'il soit rentré, ce dernier disparut. Deux jours plus tard, elle apprenait que le bateau de son mari avait sombré en mer, la nuit même où elle l'avait vu bercer le nourrisson.

« Pour comprendre les fantômes, mon petit, il faut comprendre leur histoire », avait-elle enseigné à Alan. « Et tu sauras reconnaître les gens et les esprits qui sont damnés parce qu'ils n'ont pas d'ombre. »

« J'ai mal au ventre et à la tête, mémé. »

Madenn posa la main sur le front de son petit-fils, qui semblait d'un coup ne pas se sentir très bien. Fiévreux, elle lui donna un verre de limonade. Il adorait cette boisson. Peut-être avait-il juste un peu de mal à digérer, ça l'aiderait. Elle l'allongea sur son lit, lui appliqua sur la tête un linge trempé d'eau fraîche et le veilla jusqu'à ce qu'il s'endorme.

De temps à autre, elle jetait des regards inquiets par la fenêtre. La tempête rugissait. Pauvre petit Thibault, pensait-elle. Où pouvait-il se trouver par ce temps ? Pauvre Camélia... Pauvre maman... Le bruit de vaisselle cassée que Camélia et son fils avaient entendu n'avait pas « menti ». C'était un intersigne. Un mauvais présage...

Fin de l'extrait



**ROMAN
EN VENTE ICI**

